

XYZ. La revue de la nouvelle

Ceux qui peuplent le ciel

Daniel Sernine



Number 16, November–Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sernine, D. (1988). Ceux qui peuplent le ciel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 80–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ceux qui peuplent le ciel

Daniel Sernine

Une vaste, une immense plaine verdoyante, et un ciel limpide, d'un bleu agressif. Cette journée ensoleillée mettrait la joie dans le cœur du plus sombre pessimiste. Et pourtant, j'y suis terrifié, au bord de la folie. Moi qui n'aime que la pénombre des lieux bien clos, la sécurité des caves profondes, comment me suis-je retrouvé dans cette prairie dont les herbes ont des parfums âcres? Le soleil est de plomb, impitoyable pour ma tête découverte, cruel pour mes yeux nus.

J'étais douillettement installé dans la fraîcheur de mon salon, rideaux bien tirés devant les soupiraux du sous-sol que j'habite. Cahier sur les genoux et violon à portée de la main, je composais ma musique à la douce lueur de ma lampe. Belle lampe au globe d'ambre sombre, l'un des petits astres domestiques qui remplacent dans mon univers l'hideux éclat du soleil des autres.

Dans ce petit appartement aux murs tapissés de lourdes draperies, au sol couvert d'un épais tapis, ne pénètrent ni les bruits affolants de la ville, ni l'odieuse lumière du monde extérieur. Antre secret et fermé, toutes choses choisies et rangées, livres et bibelots possédés.

Chambre funéraire aux couleurs tièdes. Fleurs de glace, luminaires glauques, hymnes bizarres. Trophées pendus aux plafonds, icônes fixées aux murs. Encens lourd, odeur de cire. Chandelles blanches et lisses, bougeoirs de cristal que je promène en l'air. Lampes vertes, flammes roses suspendues dans le temps des soirs fastes. Phare, coquillages, voiliers: la mer sur une étagère. Fleurs de verre aux pétales sphériques et creux, remplis de sève rouge, ambre et or, où chatoient les reflets dont j'ordonne les jeux. Ombres mouvantes, riches et nuancées.

Royaume de ma solitude où je marie musique et couleurs.

Création: mon esprit erre jour et nuit et les pages se couvrent de fines écritures. Lectures achevées, rêves consignés. Je crée des mondes qui sont miens et j'y règne comme en ma chambre. Je vis dans l'ombre, tel un mort, avec pour toute compagnie un esprit qui rôde insaisissable, qui hante ma vie secrète et la trouble de souvenirs doux-amers.

Or aujourd'hui s'est ouverte sous la cheminée, au-delà des tisons noircis, une petite porte insoupçonnée. Je me suis engagé, bougie en main, dans les profondeurs attirantes qu'elle dévoilait. Après quelques marches de pierre un tunnel s'allongeait, obscur. Je l'ai suivi, savourant

l'épaisseur du silence et la densité des ténèbres. La galerie était assez courte et, au bout de quelques minutes, j'arrivai à un escalier qui montait jusqu'à une trappe de pierre découpée dans le plafond.

Et je me retrouve ici, en plein champ, agressé par l'insoutenable soleil. La trappe, lourde comme une dalle funéraire, s'est refermée derrière moi, coupant toute retraite vers la sécurité souterraine. Comment un si court tunnel a-t-il pu me mener en un moment du cœur de la ville jusqu'au centre de cette plaine? Qui m'a tendu cet affreux guet-apens? Qui a ouvert dans ma cave la porte de ce piège?

Mes yeux irrités s'habituent un peu à l'odieuse lumière du jour.

Je suis naufragé. Ici, rien ne m'est familier. Au-dessus de moi bée le vide. Qui ou quoi se cache dans le bleu agonisant du ciel? Que dissimule cette limpidité? Tout peut surgir de là et descendre me frapper, moi découvert et si vulnérable, nu au centre de cette prairie.

On me surveille là-haut, je le sais. Je suis livré à l'attention mauvaise de ces êtres intangibles. Ils peuplent le vide, ils ne vivent que d'air et de lumière.

Fuir.

Vers où? Vers où courir pour rejoindre l'abri d'une chétive cabane, le couvert d'une forêt ou même l'ombre d'un arbre? Pas un souffle de vent, rien qu'un calme lumineux et affolant. Pas un nuage pour isoler la Terre du vide qui l'entoure.

Une bouffée d'espoir: là-bas, très loin dans la prairie, se dressent les bâtiments d'une ferme entourée de quelques arbres. Refuge béni; je m'élance.

Mais aurai-je le temps de m'y rendre avant que là-haut on remarque ma présence? À tout moment je puis être foudroyé par des dieux en colère ou par des entités plus redoutables encore. Ma course est entravée par ces hautes herbes qui empêtrent mes jambes. La chaleur est suffocante. Et l'odeur aigre de ces broussailles! Et ces insectes affolants qui surgissent de partout!

Je n'avance que trop lentement. Comme dans un cauchemar, cette lenteur s'aggrave à mesure que j'approche du but. De plus en plus je sens sur mes épaules la menace de ces présences qui m'épient. Elles existent, oui, elles existent, ces entités incorporelles et désincarnées. Elles peuplent le ciel, invisibles, insoupçonnées de l'humanité. Elles espionnent sans relâche les actes de ceux qui fourmillent au ras du sol. On n'échappe à leur regard qu'en vivant dans des maisons aux fenêtres occultées et en ne

sortant, très prudemment, que par temps sombre et couvert, lorsqu'une couche de nuages nous protège un peu de leur malveillance.

Soudain, là, devant moi, surgissant du ciel, une forme transparente et quasi invisible, aussi subtile qu'un gaz ou qu'une flamme, une forme issue de l'air même du ciel... C'est une main, une main immense, intangible mais horriblement réelle, une main qui descend vers moi et dont les doigts gigantesques se préparent à me saisir et à m'enlever...

Daniel Sernine publie des récits fantastiques et de science-fiction depuis 1975. À ce jour, quarante ont paru, dans une quinzaine de magazines et de revues, tant au Québec qu'en Europe, et dans dix anthologies ou collectifs. Le premier livre de Daniel Sernine a paru en 1979. Quatre recueils, un roman et une anthologie figurent à sa bibliographie, de même que dix romans pour jeunes. Il prépare trois autres recueils de nouvelles.



la revue de la nouvelle

Je désire m'abonner à partir du numéro _____

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

1 an (4 numéros)

individu: 18,00 \$

institution: 20,00 \$

étranger: 25,00 \$

2 ans (8 numéros)

individu: 34,00 \$

institution: 40,00 \$

étranger: 48,00 \$

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:
XYZ ÉDITEUR, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4